

CHAPITRE 1

La première fois il en resta tout déconfit. Pendant un temps interminable. Si toutefois le temps existait réellement... Car ce qui venait de lui arriver était tout simplement incroyable. Et pourtant, « l'incroyable » faisait partie de son quotidien depuis longtemps déjà, lui, l'auteur à succès doté d'une imagination extrêmement fertile. Bien plus encore, on aurait pu la qualifier de phénoménale, son imagination : une immense vague surgie de nulle part, qui déferlerait à l'infini, et qui n'arrêterait jamais sa course folle. Un redoutable tsunami qui bouleverserait tout sur son passage, bousculerait tous les codes, anéantirait toutes les illusions, créerait les bizarreries les plus folles, prêterait vie à l'impossible, exaucerait les rêves les plus audacieux.

Mais ce qui venait de lui arriver là...comment le définir sans tomber dans les platitudes les plus ineptes ? Le restituer dans toute son intensité ? Comment ne pas réduire le majestueux phénix à l'état de maigre oiselet sans envergure, dont le seul exploit serait de parvenir à s'envoler hors du nid ? Même dans ses rêves les plus fous, il n'aurait pu imaginer pouvoir vivre un jour une telle expérience.

Ariel était écrivain. Plus exactement romancier et, cerise sur le gâteau, doté d'une imagination débordante. Tout aussi féconde était par ailleurs sa fantaisie gustative dans le domaine des cocktails. À quarante-trois ans passés, il avait bien accumulé une centaine de recettes, et il continuait à en créer lui-même de nouvelles, d'abord pour son plaisir personnel, ensuite pour les tester avant de les faire goûter à ses amis. Il le

faisait en connaisseur, tel un digne épicurien. Toutefois, il en abusait rarement, car il lui fallait garder raison et toutes ses facultés intellectuelles pour l'écriture de ses romans. Mais ce soir-là, il se demanda s'il n'avait un peu trop forcé sur la dose, vu les effets pour le moins surprenants de la boisson concoctée. Et il s'en lamenta, en ce petit matin tout recouvert de gelée blanche, car sous le coup de la surprise et de l'émotion, il n'avait pas eu la présence d'esprit de noter la recette ni les proportions exactes de chacun des alcools qu'il avait mélangés.

Pour ses préparations il avait pour habitude de procéder à l'aveuglette, puis il notait scrupuleusement les noms des alcools qu'il avait utilisés, afin de pouvoir reproduire les cocktails par la suite, si toutefois ses amis les avaient trouvés bons. Mais cette fois, concernant ce breuvage si particulier auquel il n'avait pas encore donné de nom et qu'il avait goûté les yeux fermés, l'effet produit avait été véritablement fantastique. Il regretterait jusqu'à la fin de ses jours de n'avoir pas pris note des doses ni archivé précieusement la formule. Car au vu de ce qu'il venait de vivre, le terme de « *formule magique* » n'était pas du tout excessif.

Là-bas... de l'autre côté... plus de question existentielle à se poser. Plus de peur, plus d'obsession. Le tout du Grand Tout accessible à volonté. Avec en plus le bienheureux superflu qui vous fait roi du monde. Le *must* du *must*, la grande classe. Le luxe, le pouvoir, la richesse et la gloire, comme s'il en pleuvait. Plus de crainte de manquer, de ne plus plaire aux lecteurs, de ne plus vendre de livres, de ne plus être éclairé par les néons de la renommée. La gloire et l'argent à vie. De quoi se payer les hôtels les plus luxueux trônant sur des sites paradisiaques, être adulé des plus belles femmes, appétissantes et sensuelles,

habiles et imaginatives, innovantes dans les plaisirs de la chair. Tandis que le vin coule à flots, source intarissable de bien-être planant. En d'autres termes, le paradis sur terre.

Comment, après cela, se réveiller de bonne humeur dans le lit ordinaire de la chambre ordinaire de sa maison ordinaire ?

*
**

La première fois, elle en pleura intérieurement. Verser de vraies larmes auraient sans doute été un peu exagéré, et pourtant, ce n'était pas l'envie qui lui manquait. Comment vivre un tel bonheur, puis devoir y renoncer aussitôt si brutalement ? C'était comme être transformé miraculeusement en rose épanouie au plus fort de sa floraison, baigner tout entière dans son parfum capiteux, tout en ressentant en même temps, à temps complet, la blessure de ses épines. Sur chaque millimètre carré de peau. En cette circonstance, quelle autre solution que de quitter son corps, de renoncer à ce bonheur qui fait si mal ? Tout en sachant qu'à partir de cet instant, rien ne sera plus jamais pareil, rien. Ni sur la terre, ni au ciel, ni dans l'infiniment petit, ni dans l'infiniment grand. Nulle part. C'était y rester ou sortir. Douloureux dilemme. Torture ineffable.

Elda était ce que l'on pouvait appeler une utopiste, qualificatif qu'elle revendiquait d'ailleurs bien volontiers. Elle était née avec cet idéalisme exacerbé qui éclairait chacune de ses pensées et guidait chacun de ses gestes. Comme si ses rêves de perfection avaient précédé sa naissance. Comme si elle les avait déjà formulés en autre temps.

À trente-huit ans, Elda était une femme accomplie. Toujours

aussi jolie et fraîche qu'à vingt, mais d'une beauté plus naturelle, sans fard, sans artifice. La maturité aidant, c'était ainsi qu'elle s'assumait à présent telle qu'elle était, avec ces petites imperfections du visage qu'elle ne cherchait même plus à cacher sous le maquillage, comme elle le faisait scrupuleusement lorsqu'elle était plus jeune.

Elle était aussi dotée d'une grande intelligence, dont elle se gardait de gaspiller la moindre pépite, en la mettant sans réserve au service des autres. Elle n'obéissait à aucune autre règle que celles que lui dictait sa conscience, surtout pour la défense des causes justes et nobles. Son respect de la nature et du vivant était en quelque sorte sa marque de fabrication. Toutefois, pour affirmer ses convictions, elle n'avait besoin ni ne voulait appartenir à aucun groupe, qu'il fût politique, social ou religieux. Elda était un électron libre et l'assumait pleinement. Elle ne voulait dépendre de personne, afin de garder la parfaite maîtrise de ses convictions. Son sens aigu de l'honneur et de la justice la retenait d'accepter la moindre compromission. C'était comme un réflexe chez elle, une sorte de réaction chimique de tout son être, dès que quelqu'un tentait la moindre intrusion dans sa bulle de tendresse pour le monde.

Elle étonnait bien souvent, déconcertait parfois. Elle pouvait même faire peur, à certains moments. D'autant qu'elle ne provoquait pas volontairement ce mystère troublant qui semblait l'envelopper tout entière tel un voile impénétrable. Certains disaient d'elle qu'elle était insaisissable. Ce qui était probablement vrai. Dès que l'on tentait de l'approcher avec des intentions suspectes, tout son être se contractait automatiquement. L'un de ses rares amis – car on pouvait compter ceux-ci sur les doigts d'une seule main – la surnommait la *sensitive*, une plante tropicale autrement

nommée *Mimosa pudica*, dont les feuilles se replient automatiquement aussitôt qu'on la touche. La première fois que son ami l'avait baptisée ainsi, cela l'avait fait sourire. Elle n'avait pas cherché à nier, elle avait même admis bien volontiers ce trait de caractère. Elle ne tentait pas non plus de s'en cacher. Tout comme elle s'acceptait elle-même avec ses qualités et ses défauts, ses points forts et ses failles. Elda n'était pas du genre consensuel, ce qui d'ailleurs ne constituait jamais un frein pour elle, même en cas de rejet, voire, au pire, de franche agressivité de la part des autres. Avec une certaine naïveté, elle parvenait à se convaincre que ceux et celles qui l'aimaient vraiment et l'acceptaient telle qu'elle était n'auraient jamais peur de l'approcher, et c'était bien la seule chose qui comptait à ses yeux.

Elle « partait », régulièrement, vers cet autre monde, à ses yeux symbole de perfection. Un monde où l'on respecte la nature et les êtres vivants. Où le ciel est d'un vrai bleu, l'herbe d'un vrai vert, l'eau limpide et pure. Où des fleurs multicolores aux nuances merveilleuses semblent provenir d'ailleurs. Où les arbres donnent de beaux fruits sains, sucrés et juteux. Où la terre elle-même offre du fruit en abondance. Où chaque être humain, quel que soit l'endroit où il vit sur terre, a directement accès à ces richesses naturelles. Où personne ne meurt de faim ni ne souffre de maladie ou de malnutrition. Où aucun homme ne cherche à asservir d'autres hommes pour sa seule satisfaction égoïste. Où les guerres n'existent pas, puisque tout est accessible à tous et que personne ne se veut le maître de personne. Le paradis. Celui de ses pensées. Quand Elda partait ainsi, de l'autre côté, il fallait la laisser faire, et juste admirer silencieusement le bonheur que lui procurait son *voyage*.

Mais ce jour-là, quand elle fut revenue, rien n'était plus pareil. Car ce qu'elle avait eu la chance de voir dépassait toutes ses espérances les plus folles, tous ses rêves les plus merveilleux. Seulement maintenant qu'elle était de retour, elle était obligée de se rendre à l'amère évidence : tout ceci n'avait bien été qu'un rêve. Aussi, la réalité lui apparaissait à présent mille fois plus indigeste qu'elle ne l'était auparavant.

CHAPITRE 2

Confortablement installé sur l'un des fauteuils princiers de son jet privé, Ariel sirote tranquillement un cocktail, certes pas aussi bon que ceux qu'il se prépare lui-même avec amour, mais qui se laisse tout de même déguster les yeux fermés. À ses côtés, caressante et ronronnant comme un chat qui se frotte à vos jambes pour réclamer du lait, une jeune femme superbe. Longs cheveux blonds, bouche pulpeuse, seins fermes et proéminents, taille fine et hanches larges, longues jambes bien galbées. L'archétype de la femme parfaite à ses yeux. Celle qui n'attend rien d'autre de vous que de satisfaire ses appétits gourmands autant que les vôtres et, de temps à autre, de recevoir de vous quelques jolies robes, bijoux, parfums et autres accessoires de luxe.

Tout est parfait, se dit-il. Dans quelques heures, je pourrai piquer une tête dans le lagon, avant de m'étaler en tenue d'Adam sur le sable blanc, pour me faire rôtir autant qu'il me plaira. Et « fuck » à tous ces jaloux que ça dérange !

Ariel est l'heureux propriétaire d'une île déserte perdue au milieu du pacifique. Il vient à peine de la payer au comptant pour un montant véritablement indécent. Cette dernière acquisition vient de le placer au rang des hommes les plus riches de la planète, ce qui n'est pas pour lui déplaire, et lui procure même un plaisir intense. Il se rengorge d'une orgueilleuse certitude : il est sûr et certain qu'il ne pourra jamais rien lui arriver de mal. Il éprouve la sensation grisante de planer au-dessus du monde, et particulièrement de tous ces sous-fifres qui continuent à végéter dans leur médiocrité, leur fausse vie, leurs faux projets, leurs fausses croyances,

leurs fausses idoles, leurs fausses utopies. *La vie, c'est ça, c'est exactement ce que je suis en train de vivre*, se dit-il, *c'est de me trouver là, en haute altitude, éprouvant le bonheur anticipé d'être bientôt au paradis, celui qu'on s'est fait soi-même, à force de volonté, de courage et d'endurance.*

Planant au royaume de ses pensées mégalomanes comme son jet vole au-dessus des nuages, Ariel a perdu tout sens des réalités. Il a complètement occulté le fait que s'il en est là aujourd'hui, ce n'est pas seulement à force de courage et de volonté – ce dont il n'est d'ailleurs que très moyennement pourvu – mais surtout parce qu'il a hérité de son père – lui-même doté, en revanche, d'un courage et d'une volonté extraordinaires – la multinationale que ce dernier a fondée et réussi à faire fructifier au fil des années. Certes, on peut dire qu'Ariel est un fin stratège pour la gestion de son affaire familiale, mais lui s'est contenté de poursuivre l'œuvre de son père. De fait, jusqu'à cette heure, il n'a jamais vraiment eu besoin de faire preuve de courage ni de volonté pour entretenir cette entreprise qui prospère très bien toute seule. Son seul véritable travail consiste donc à vérifier que l'argent tombe bien régulièrement dans les caisses, de quoi pouvoir entretenir en toute quiétude son actuel train de vie. Il ne laisse rien d'autre le préoccuper, et c'est avec beaucoup de conscience « loisirienne » qu'il chasse immédiatement de son esprit les pensées parasites du style « une telle opulence est indécente » « tu devrais donner un peu de ton argent aux nécessiteux », en d'autres termes ce que les esprits bien pensants, ceux qu'il appelle les « politiquement correct », ont l'habitude d'éructer sur leurs feuilles de chou ou leurs blogues engagés. Ariel ne laisse jamais aucune pensée parasite s'insinuer dans son esprit ni polluer sa quiétude, surtout lorsqu'il se trouve, comme en ce moment, en un lieu de bien-être, un verre à la main, une belle blonde accrochée à son bras en train de l'exciter de ses habiles jeux de jambes.

Sa descente sur le tarmac baigné d'une douce chaleur et caressé par les alizés est toujours une grande source de jouissance pour Ariel, une jouissance quasi orgasmique. À peine après avoir quitté la neige et le froid de l'hiver, se retrouver sur une île totalement préservée de l'agitation de ce monde, baignant perpétuellement dans une température idéale entre 25° et 28°, n'est-ce pas le top du top ? Surtout si cette île vous appartient personnellement. Comment ne pas ressentir une sorte de nirvana en posant le pied sur son sol ? Ariel ne boude pas son plaisir, qu'il partage généreusement avec sa compagne du moment :

— Elle est pas belle, la vie ? lui demande-t-il d'une voix enthousiaste, tout en laissant errer sa main dans le bas de son dos.

— C'est vrai, j'ai beaucoup de chance d'être là avec toi.

— Ça, tu peux le dire, ma belle. Mesure-là bien, cette chance, et goûte-la intensément. Tu ne vivras pas ça deux fois dans ta vie.

— Pourquoi, c'est la dernière fois que tu viens ici ?

— Non, pourquoi cette question ?

— Alors si tu comptes revenir, tu n'as pas l'intention d'y emmener de nouveau avec toi ta petite colombe ? minaude-t-elle en se collant à lui.

— Ma douce colombe, tu sais bien ce qu'on a dit, c'était le *deal* entre nous : pas d'attache. On passe du bon temps ensemble, le temps qu'on se sent bien. Puis dès que ça commence à se gâter, on repart chacun de son côté. Je te l'ai dit, je ne suis pas un homme qu'on attache et j'ai horreur des conflits. Et dans un couple, après l'idylle au clair de lune arrivent toujours les conflits.

— ...

— Laure... se reprend-il d'une voix adoucie en voyant son petit air triste, ne te prends pas la tête, ma chérie. Regarde ce

soleil, sens-moi ces parfums. On va bien s'amuser ici, tu vas voir. Ne pense pas à demain, profite !

Puis, se rapprochant tout doucement de son cou, il lui susurre à l'oreille :

— Qui peut savoir ce que nous réserve demain ?

À ces mots, le sourire revient sur le visage de Laure. Elle pose sa tête sur son épaule, rêveuse, et retrouve cette démarche chaloupée et dynamique à la fois qui le fait craquer. Cette nouvelle conquête promet d'être intéressante...

Ariel est ce que l'on peut appeler un séducteur compulsif. Il ne s'en cache pas : il aime les femmes, et il faut dire que celles-ci le lui rendent bien. Car il se montre toujours chaleureux, amoureux et protecteur envers toutes celles qui entrent dans sa vie, que ce soit pour un mois ou pour un jour. Toutefois, il leur impose dès le départ quelques restrictions, ne leur donne que ce qu'il veut bien leur donner : son temps, son argent, ses attentions tendres, son habileté sexuelle, parfois quelque sentiment confus ressemblant un tout petit peu à de l'amour, mais rien de plus. Il a fermement décidé un jour que jamais, jamais, il ne s'attacherait à l'une d'entre elles. La liberté pleine et entière est pour lui la priorité des priorités. L'amour et toutes ces *conneries* d'un autre temps ne font que rendre les hommes complètement idiots et les enfermer derrière des barreaux bien solides, les pieds et les poings liés. Très peu pour lui ! Il se montre toujours très honnête sur ce point avec ses nouvelles compagnes. Il annonce la couleur d'emblée. Si elles veulent poursuivre l'aventure avec lui, il faut qu'elles acceptent ses conditions. En quelque sorte, elles effectueront avec lui une sorte de croisière amoureuse, un beau voyage qu'il saura rendre inoubliable. Ensuite, bye bye. Chacun chez soi.

Jusqu'à ce jour, aucune n'y a jamais trouvé à redire. Il faut dire que son train de vie et les possibilités qui en découlent pour tous ceux et celles qui le côtoient peu ou prou sont des

arguments de poids qui pèsent immanquablement dans la balance. Quelle inconsciente refuserait une croisière aux Caraïbes ou un séjour tout frais payés dans un grand hôtel de luxe avec vue sur la mer et soins SPA à volonté ? Certaines ont bien parfois quelques velléités de s'approprier Ariel pour elles toutes seules, de lui faire changer d'avis en le rendant amoureux, mais jusqu'ici, aucune n'y a jamais réussi, étant donné qu'il fait toujours tout ce qui est en son pouvoir pour que jamais une telle malédiction ne s'abatte sur lui. Cela ne risque donc pas de lui arriver.

*
**

Le pied à peine posé sur Elda, nom qu'il a instinctivement donné à son île, sans n'avoir jamais pu s'expliquer comment ni pourquoi lui a été inspiré ce choix, il n'a qu'une envie, piquer une tête dans le lagon. Et comme il n'a jamais renoncé à satisfaire le moindre de ses désirs, il plante son amie Laure sur la terrasse de sa villa, après l'avoir tout de même invitée gentiment à découvrir par elle-même la magnificence des lieux. De toute façon, elle aura ainsi la piscine pour elle toute seule et pourra se faire dorer au soleil tout à loisir. Lui préfère jouir en solitaire de la beauté sauvage de sa plage favorite. C'est là un privilège qu'il n'a jamais partagé avec quiconque. Son petit plaisir à lui. C'est comme ça, il n'y a pas à discuter. Bien entendu, Laure pourra s'y rendre aussi souvent qu'il lui plaira, mais pas avec lui. Ça fait partie du contrat. Le jour où elle lui en a demandé la raison, il a été incapable de lui répondre, mais n'en a ressenti absolument aucun embarras. C'était à prendre ou à laisser.

À peine arrivé sur la plage, il se débarrasse vivement de son bermuda, puis de son caleçon, avant de se précipiter à l'eau avec un grand cri de jubilation. *Quel pied ! Mais quel pied !* Il avance, avance, avance encore en s'éclaboussant de

cette eau turquoise où sont en train de nager des milliers de poissons multicolores. Puis, lorsque l'eau a atteint le niveau de sa taille, il commence à nager, en proie à un enthousiasme délirant. Il est tellement excité qu'il a l'impression que son corps va se dissoudre dans l'eau, ou bien qu'il va être soulevé miraculeusement dans les airs tant il se sent léger. Son cœur déborde d'allégresse. Tellement, qu'il ne pourrait décrire cette sensation dans toute son intensité lumineuse.

Après une dizaine de minutes de nage en ces eaux paradisiaques, il revient vers la plage, s'allonge sur le sable et se met à observer le ciel d'azur. Quelques fins nuages s'y étirent, tels des filaments de soie. Il ferme les yeux et se laisse bercer par les bruits, son corps nu offert à la caresse du soleil et du vent. Il se sent si bien en cet endroit ! Pour rien au monde il ne voudrait être ailleurs. Il est tellement détendu qu'il finit par s'endormir, juste après une dernière pensée de gratitude : *dire que je suis en train d'imaginer tout ça et qu'en même temps je suis dans l'histoire ! Merci, la vie !*

Il se réveille un quart d'heure plus tard, et il était grand temps, car son front et ses joues sont déjà fortement rougis par le soleil. Il sent que ça chauffe. Il le sait, pourtant, que sous les tropiques il faut s'enduire largement de crème solaire haute protection, mais il était tellement pressé de plonger dans cette eau !

Ariel n'est pas du genre patient. Quand il a décidé quelque chose, il le lui faut tout de suite. *Caprice de riche*, reconnaît-il bien volontiers, et sans le plus petit sentiment de culpabilité. Seulement après, il faut en accepter les conséquences, et en cet instant, les résultats prévisibles en sont ces coups de soleil un peu partout sur son corps, et son nez si rouge qu'il pourrait faire concurrence aux homards du coin. *Bon, ce n'est pas si grave*, se dit-il ; *un peu de Biafine en rentrant et il n'y paraîtra plus.*

Il se redresse en position assise et s'apprête à se relever pour partir, lorsque son œil est attiré par quelque chose de brillant sur l'eau du lagon, droit devant lui. Il plisse les yeux pour mieux distinguer de quoi il s'agit : un point lumineux qui scintille comme un joyau. La lumière diffusée est très intense, non aveuglante toutefois. Ariel affûte encore son regard. Sa vision est maintenant concentrée sur ce halo étrange au centre duquel il lui semble apercevoir... Oh non... non...dîtes-moi que ce n'est pas lui... pas déjà...non... ne me ramène pas déjà...s'il te plaît...je viens seulement d'arriver. Laisse-moi m'amuser encore un peu. Ariel aiguise un peu plus sa vision. À présent, il distingue très nettement au centre de la bulle lumineuse cette scène qu'il ne voulait pas voir : un homme est assis devant son ordinateur, et cet homme c'est lui-même. Lui-même en train d'écrire le roman dans lequel il se trouve à présent. Aussitôt lui revient en mémoire l'incroyable expérience qu'il a vécue la veille, alors qu'il était en train d'écrire le quatrième chapitre de son roman. Il tapait depuis des heures, scotché à son clavier, impatient de découvrir la suite de l'histoire qu'il était lui-même en train de créer. Écrire un roman lui fait toujours cet effet-là. C'est presque comme s'il se dédoublait et que son autre lui dictait la suite de ses histoires. Il commençait à ressentir la fatigue et, à force de fixer l'écran, ses yeux avaient fini par se voiler et devenir piquants. C'était au moment précis où il s'en était rendu compte que la chose s'était produite. Il y avait un signe inhabituel sur la page qu'il était en train d'écrire. Là, au beau milieu d'un paragraphe, entre les deux premières lignes : une espèce de point-virgule... ou peut-être un point d'interrogation mélangé à un trois, ou... « *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* » *Qu'est-ce que c'est que ce hiéroglyphe ?* » Il était en train de scruter attentivement le signe, lorsque sous son regard ébahi, il l'avait vu grossir, grossir, jusqu'à révéler ce qu'il était réellement. Ariel avait écarquillé les yeux de surprise, puis, pour être bien sûr qu'il n'était pas en train de rêver, il avait

fermé les yeux un instant en plissant fortement les paupières, qu'il avait ensuite frottées énergiquement avant de rouvrir les yeux. La chose était toujours là. Ou plutôt l'être. Car ce qui le regardait fixement dans les yeux tout en lui souriant gentiment, les deux bras tendus vers lui, était un petit bonhomme tout habillé de noir qui l'invitait de manière télépathique à le rejoindre sur la page, entre les lignes de ce roman qu'il avait commencé quelques jours plus tôt. Et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé malgré lui, sans qu'il puisse encore se l'expliquer aujourd'hui, sur la troisième page du quatrième chapitre de son roman. Tout autour d'eux des milliers de mots et toutes sortes de lettres isolées, des points, des virgules, des tirets, en train de danser. Peu à peu, une partie de certaines lettres avait commencé à disparaître dans un flou artistique, de sorte que peu après on ne distinguait plus que le romancier et son double en train de s'échanger des regards. Quelques secondes plus tard, lorsque toutes les lettres de tous les mots de toutes les phrases avaient été effacées de la page, Ariel s'était retrouvé instantanément sur le siège confortable de son jet privé, en train de siroter ce délicieux nectar qu'il venait de décrire dans son roman.

CHAPITRE 3

Les bras ballants, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, Elda contemple le paysage sublime qui s'offre à son regard émerveillé. Elle n'en revient pas. Quelques secondes auparavant, elle se trouvait chez elle en train de corriger les copies d'un devoir distribué la veille à ses élèves, et la voilà maintenant en cet endroit paradisiaque, plus fabuleux encore que tous ceux qu'elle a si souvent imaginés sur l'écran de ses désirs fous. À quelques mètres d'elle, une cascade déverse son eau cristalline sur une piscine naturelle entourée de fleurs sublimes : hibiscus, myстера, becs de perroquet, oiseaux de paradis et autres variétés tout aussi belles et éclatantes de couleurs. L'eau de la cascade émulsionne élégamment le long d'un rocher, éparpillant ses gouttelettes en gerbes d'étincelles. Des parfums étonnants parviennent à ses narines palpitantes d'excitation. Elda ferme les yeux pour les humer plus intensément. Cette fois elle a fait fort. Aucun de ses voyages précédents n'a été aussi intense que celui qu'elle est en train de faire. Il lui semble qu'au fur et à mesure de ses « envois », les paysages sont de plus en plus beaux, et celui-ci est tout simplement sublime. Et encore, elle est loin du compte avec ce qualificatif ! Car aucun mot ne lui semble assez fort pour décrire ce qu'elle ressent.

Elle ne veut plus quitter cet endroit.

Jamais.

Mais si seulement il lui était possible de tout quitter pour rester là, comment faire ?

Tout en se posant inlassablement cette question, elle avance lentement, sans perdre une seule occasion d'admirer le paysage. Elle se fraye un passage entre de monumentales fougères, piquées çà et là de touches de couleurs apportées

par des dizaines de variétés de fleurs. *Je suis au paradis ici !* s'exclame-t-elle à voix haute. Arrivée tout près de la cascade, elle y stationne encore de longues minutes, pour mieux admirer cette apparition édénique, avant de se déshabiller pour en goûter l'eau pure.

Température idéale. Ni trop chaude, ni trop froide. Pas d'hésitation à avoir. Aussitôt après avoir trempé ses orteils dans le bassin, elle avance franchement et y plonge aussitôt. *Quelle merveille ! C'est vraiment délicieux !* se réjouit-elle en commençant à nager. *Quand je pense qu'il y a à peine cinq minutes j'étais penchée sur mes cahiers, collée au radiateur à cause de ce froid glacial ! J'ai une chance inouïe d'être ici, quand même... Je me demande comment ce sera la prochaine fois. Il est impossible que ce soit meilleur qu'aujourd'hui.*

Il faut dire qu'au fur et à mesure de ses « voyages » improvisés, les contrées visitées sont de plus en plus belles, mais celle-ci est vraiment incroyable, elle dépasse tous les codes de la beauté, elle correspond en tous points à la vision que se fait Elda du paradis.

Une fois ressortie de l'eau et rhabillée, sans même avoir pris soin de sécher son corps de ses mains, elle décide de poursuivre son exploration des lieux. Elle aperçoit une étroite bande de mousse qui serpente entre les fougères. Une sorte de sentier naturel qui semble vouloir attirer le promeneur. Elle l'emprunte sans aucune hésitation, d'autant que ce côté du site est orné de dizaines de fleurs magnifiques. Pieds nus, ses chaussures à la main, elle suit le sentier sur une distance d'à peu près cinq cents mètres, ne sachant où poser son regard émerveillé, un sourire extasié éclairant son visage. Chaque parcelle de végétation est d'une beauté à couper le souffle. Elle est en train de boire à grande gorgée l'élixir envoûtant

d'un Éden sans pareil, dans le parfum des fleurs et les cris envoûtants des oiseaux exotiques.

Au fur et à mesure de son avancée, la mousse commence à se raréfier, pour se transformer peu à peu en un sol plus sablonneux. Les fougères ont laissé la place à des joncs. Elle perçoit un nouveau son et en tendant l'oreille, comprend que ce qu'elle entend est le bruit caractéristique d'un clapotis de vagues. Avant même d'arriver au bout du chemin, elle devine alors qu'elle est en train de s'approcher de la mer. Encore quelques mètres, le temps de contourner un petit virage à travers les joncs et les roseaux, et elle le découvre : un lagon paradisiaque, dont la splendeur naturelle la laisse sans voix. Elle se trouve sur une petite dune et le lagon dort en contrebas, dans le bleu pur d'un ciel sans nuages, éclairé d'un soleil éclatant et bordé d'une plage de sable blanc. Immobile et silencieuse, elle reste là quelques secondes à contempler ce paysage sublime. Il lui semble que le temps est suspendu, que le monde s'est arrêté de tourner, que tout prend sens en même temps en cet instant. Il n'y a rien à faire, rien à dire. Juste rester là et regarder, écouter, sentir...être.

Elle avance encore, puis dévale la dune. Ses jambes s'enfoncent dans un sable fin et brûlant. Elle se trouve maintenant hors du sentier. Sa vue n'étant plus gênée par les hautes tiges des joncs, elle a alors tout le loisir de contempler la totalité du lagon. Une merveille inégalée d'eau turquoise cernée de sable blanc bordé de palmiers et de cocotiers. La plage de paradis. Celle dont tout homme rêve de fouler le pied un jour. Cerise sur le gâteau : elle est totalement déserte. Le summum. Le grand luxe. À cet instant, Elda s'estime être vraisemblablement la plus chanceuse des femmes, de se trouver en cet endroit de rêve, tout en s'étonnant tout de même de n'y voir personne. Quel est donc ce lieu de la planète où l'on peut jouir à satiété d'une vue panoramique

extraordinaire, puis se promener tranquillement dans la plus paisible des solitudes ?

Au moment même où elle se fait cette réflexion, elle aperçoit au loin une forme indistincte. Une ombre sombre sur le sable blanc. On dirait un corps allongé... Un animal ? Un être humain ? Elle avance un peu plus en direction de la chose. Deux cents mètres plus loin, elle plisse les yeux pour mieux distinguer la silhouette en position horizontale. Ainsi donc, il ne s'agit pas d'une île déserte... se dit-elle avec une petite pointe de déception. Arrivée à sa hauteur, elle peut constater qu'en effet il s'agit bien d'une personne, et non d'un animal. Un homme, plus exactement. Complètement nu, et qui semble profondément endormi. Ce qui n'est qu'une impression, va-t-elle constater très rapidement, car au moment même où elle s'apprête à faire volte-face, pressée de quitter cette situation embarrassante, l'homme se réveille, et son regard croise immédiatement le sien. Il se relève d'un bond, comme s'il venait d'être piqué par un frelon, et avant même que la jeune femme n'ait eu le temps d'émettre le moindre son, il éructe :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Désolée, je ne voulais pas vous déranger...

— C'est une plage privée, ici. Comment êtes-vous arrivée là ?

Elda fronce les sourcils. *Bizarre, cette question : « comment êtes-vous arrivée là ? » Quelle importance, la façon dont je suis arrivée ? Et surtout, que vais-je bien pouvoir lui répondre ? Que j'ai été téléportée ? Il a déjà l'air furibond, si je lui réponds ça, ce molosse est capable de me sauter à la gorge !*

— Alors ? J'attends. Comment êtes-vous arrivée ici ? C'est une plage privée ici.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? répond Elda, que le ton agressif de l'homme énerve d'emblée. Est-ce que je vous demande comment vous êtes arrivé ici, vous ?

— Il se trouve que moi je suis chez moi. Je peux donc aller et venir sur cette île comme bon me semble. C'est une plage privée, ici !

— Ah parce que nous sommes sur une île ?

Quelle idiotie ! Mais qu'est-ce qui m'a pris de dire ça ?

— Vous vous moquez de moi, là ? Vous ne savez pas que vous êtes sur une île ?

— Si si... je ne voulais pas dire ça...vous pouvez vous rhabiller, s'il vous plaît ? lui demande-t-elle pour faire diversion.

— Absolument pas ! Je suis chez moi, ici, je peux me balader à poil si ça me chante. Cette plage n'est pas *publique* ! Elle est *privée* ! Est-ce que c'est clair ?

— Ah ça, pour être clair, c'est parfaitement clair ! Ça fait quatre fois que vous me le dites : c'est une plage *privée*. J'ai bien compris, ne vous en faites pas.

L'homme se retourne prestement pour se saisir de ses vêtements posés sur le sable. Elda a à présent une vue imprenable sur ses fesses rouge écarlate de coups de soleil. Ce qui la fait sourire malgré elle. Il enfle caleçon et bermuda en trois secondes, puis se retourne vers elle et revient à la charge :

— Tout ça ne me dit pas comment vous êtes arrivée ici.

C'est une véritable obsession ! Bon, je ne vais pas y échapper, il va bien falloir que je trouve un truc à dire. Si nous sommes sur une île, il doit bien y avoir un aéroport quelque part...

— En avion. Je suis venue en avion.

— Mauvaise réponse. Aucun avion ne peut atterrir ni décoller d'ici, à part le mien. D'une piste privée, sur une plage privée.

Ça recommence. Il aime bien ce mot : « privé ».

— Alors ? Vous allez me répondre, oui ou non ?

— Je suis arrivée en bateau, ment-elle. Je suis désolée, je ne savais pas que c'était une île *pri-vée*.

— Vous êtes venue en bateau... répète l'homme sur un ton suspicieux. Et où est-il votre bateau ? Si un bateau avait accosté sur cette île, je le saurai. Je l'aurais vu, surtout. C'est gros, un bateau. Nous sommes ici sur la seule plage qui puisse en accueillir un. Tout le reste de l'île est entouré de récifs.

— Là... par là... plus loin, répond-elle avec aplomb. C'est un tout petit bateau. Une barque, en fait. C'est pour ça que vous ne l'avez pas vue.

— Bon, ça suffit maintenant ! Arrêtez de me prendre pour un *con* ! Dites-moi quand et comment vous êtes arrivée là !

La situation devient critique, là, se dit Elda. Apparemment, il est réellement impossible que j'aie pu arriver en cet endroit par des voies normales...

— Qui êtes-vous, d'abord ? Comment vous appelez-vous ?

Ah, voilà une question à laquelle je peux répondre, se dit-elle, momentanément soulagée.

— Elda Deram.

Aussitôt qu'elle a répondu, l'homme se fige tout à coup et la fixe en silence avec de grands yeux ronds.

— Quoi ? Quel nom avez-vous dit ?

— Deram.

— Non, je voulais dire : quel prénom ?

— Elda, répond-elle d'un air surpris. *Il est vraiment bizarre, ce type.*

— Vous vous appelez Elda ?

— Oui, je m'appelle Elda. Vous y trouvez quelque chose à redire ? C'est interdit de s'appeler Elda sur votre île non *pu-blique* ?

— Elda est le nom que j'ai donné à mon île.

Elda reste plusieurs secondes sans voix, puis s'étonne :